

LINDA NEWBERY

GRAVENEY HALL

roman

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par
JOSEPH ANTOINE

PHÉBUS

Le poème de Philip Larkin, *Eau*,
proposé ici dans la traduction de Guy Le Gaufey,
est extrait du recueil bilingue *Church Going*, Solin, 1991.

Titre original :
The Shell House

© Linda Newbery, 2002.

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2013.

ISBN : 978-2-7529-0760-8

Pour l'autre A.C., avec amour, gratitude et admiration ; et pour la vraie Shell House et ses amis, ma mère en particulier, Iris Newbery, dont la photographie d'une caryatide m'a fourni l'idée de ce roman.

EAU

*Si j'étais appelé à
Construire une religion
Je ferais usage de l'eau.*

*Aller à l'église
Impliquerait un gué
À assécher, différents habits ;*

*Ma liturgie emploierait
Des images de trempages,
Une terrible averse dévote,*

*Et j'élèverais à l'est
Un verre d'eau
Où la lumière sous tous ses angles
S'assemblerait indéfiniment.*

PHILIP LARKIN
The Whitsun Weddings

Il ne pouvait se résoudre à retourner à l'intérieur.

S'il rentrait, leurs visages se lèveraient vers lui, empreints d'une expectative polie ; ils voudraient bien se montrer compréhensifs. Le repas serait fini ; son assiette et ses couverts en désordre auraient été débarrassés, la chaise renversée remise à sa place. Sa mère prononcerait un mot pour atténuer l'effet de la mauvaise conduite dont il avait fait preuve, et les autres émettraient des propos sympathiques, parfois sincères.

Personne ne comprenait. Ils devaient en être au café maintenant, en train de se passer la crème, de se passer le sucre, dans la vaste pièce aux fenêtres closes sur une soirée de printemps, comme si rien n'avait changé.

Alors que *tout* avait changé.

En haut des marches du jardin, il emplit ses poumons d'air frais. C'était le crépuscule. La lumière des fenêtres tombait sur la terrasse, là-bas une fontaine chantait. Son ruissellement doux, régulier, aurait dû l'apaiser, mais rien ne pouvait l'apaiser ; il fallait qu'il s'en aille, qu'il descende ces marches, que cette maison disparaisse de sa vue. La pelouse bien tondu accueillit ses pas, s'ouvrit en silence. Les branches froides et dures des cyprès lui frôlèrent le visage quand il traversa une rangée de conifères ; l'air sentait l'herbe et la terre mouillée. Il ferma les yeux : les souvenirs l'envahissaient comme une douleur différée après un choc. Ce fut comme s'il se détachait de son corps – de ses pieds qui marchaient, de ses poumons qui respiraient, de son esprit qui percevait les parfums et les bruits.

Dans la partie la plus basse du jardin, il s'arrêta un instant pour tendre l'oreille en regardant vers Londres, en songeant au

Kent au-delà, et à la côte. Les gens disaient que l'on entendait parfois les canons, même à cette distance. Rien. Bizarrement, il fut déçu d'entendre vrombir seulement les ailes des papillons nocturnes, de voir seulement trembler une chauve-souris ; une chouette hulula au fond des bois. Rien d'autre ne vint briser le silence.

Il baissa la tête et continua, prit une volée de marches pour rejoindre les scintillements de l'eau, suivit l'allée moussue qui menait à la grotte.

TRAVAIL À LA CHAÎNE

La photographie de Greg : une vaste demeure XVIII^e, solitaire. Elle est bâtie dans le style classique : lourd, monumental, symétrique. La façade est en pierre de Portland ; deux volées de marches jumelles s'élèvent jusqu'à la grande entrée à colonnades. La section centrale est coiffée d'un panneau décoratif de forme triangulaire avec en bas-relief des personnages couchés, et une inscription en latin. À première vue, vous pourriez croire à un château – propriété peut-être d'une grande société nationale. Mais on s'aperçoit en y regardant de plus près que les portes et les fenêtres sont murées, qu'il n'y a pas de toiture, que la maison est une coquille vide.

– Ça ne se fait pas, dit Faith. On ne marchand pas avec Dieu.

Greg se rappellerait à jamais Faith prononçant ces mots dans la grotte où la froide clarté du soleil sur le lac ornait de rides de lumière la paroi concave. Assise, elle haussa les épaules dans son blouson molletonné, les mains enfouies dans ses manches ; son regard était noir et intense. C'était une fille dans un coquillage, une perle lovée au fond d'une huître. Il la voyait comme un détail d'une belle composition due au hasard : des yeux et des cheveux sombres, un blouson de laine écarlate, des carreaux formant derrière elle un motif en tourbillon. *Cadrage et clic!* Son appareil photo mental se déclencha. Telles étaient les photos qu'il gardait en mémoire : celles qu'il n'avait pas prises.

Lors de leur première rencontre, à la fin de l'été, il jugea qu'elle était une fille autoritaire, impérieuse. Elle le manipulait.

Il était entré sans autorisation. La maison brûlée se voyait de la grande route : tantôt silhouette sur sa corniche, tantôt or brillant au soleil. Sorti faire de la bicyclette avec devant lui des heures de liberté dominicale, il avait cédé à la curiosité. Il passa à vélo devant le panneau GRAVENEY HALL – PROPRIÉTÉ PRIVÉE accroché à la barrière du pavillon, et s'engagea dans l'allée principale qui menait à la maison en ruine, avec ses points de vue dominant des hectares de bois et de champs de blé. N'eût été les voitures garées à l'entrée, il aurait fouiné partout, à l'intérieur ainsi qu'à l'extérieur, en prenant des photos et sans se soucier des pancartes DANGER. Il ne s'était pas attendu à y trouver du monde et ça le contrariait.

La journée était calme et humide ; la sueur coulait entre ses omoplates et dans son dos. Il appuya son vélo à la barrière et se mit à observer l'immense coquille. « Il aura fallu un bel incendie, songea-t-il, pour détruire une maison de cette taille. » Elle n'avait plus de toit, elle s'ouvrait au ciel. Toutes ses portes et fenêtres étaient immenses, comme si des géants l'avaient habitée. La plupart des murs extérieurs étaient intacts, mais, par une porte sous l'escalier, il put entrevoir des tas de briques effondrées, des orties et même des arbres graciles jaillissant des gravats. Les dégâts n'étaient pas réparables, sans doute, pourtant il vit des gens travailler à l'intérieur, piquer la couche de sédiment couvrant le sol, transporter des brouettes de pierres. Une femme portant des mugs sur un plateau se frayait un chemin sur le sol cahoteux. Il revint sur ses pas, il s'attendait à se faire interpeller ; mais ils étaient tous absorbés par leur tâche.

Battant en retraite, il trouva un passage dans la clôture improvisée qui longeait le côté le plus éloigné de la maison, et donnait au site des allures de chantier. La propriété était presque aussi vaste que la maison était grande ; il y avait ici des restes de murs en brique, peut-être ceux d'une dépendance, ou d'un jardin d'hiver. Il poursuivit sa route vers l'arrière et se retrouva dans un jardin à l'abandon. Il vit deux pavillons d'été en pierre, et une balustrade qui divisait le jardin en niveaux. Quand on était dans l'allée, on ne se doutait pas qu'il y avait

tout cela. Il prit deux photos, imaginant ce qu'avait été ce jardin cent cinquante ou deux cents ans plus tôt. Il devait y avoir des statues, des fontaines, une cour et toute une flopée de jardiniers. Les grandes lignes du décor demeuraient visibles : le socle des statues, un sentier surélevé, plein d'herbes folles, courant sur toute la longueur, avec de part et d'autre des carrés de terre en contrebas. Et c'était seulement la partie bien entretenue. Il supposait qu'il devait y avoir bien plus encore : un jardin potager pour fournir la maison, un verger, des parcelles de bois en bas dans la vallée.

Personne ne l'empêcha de gagner la partie la plus éloignée du jardin, qui donnait sur une vaste prairie dont l'herbe était grossièrement coupée entre les arbres, avec tout au fond une espèce de tour en pierre délabrée, flanquée d'une dépendance en brique. Après la tour, le terrain accusait un dénivelé abrupt, une pente raide couverte de fougères, au pied de laquelle il vit miroiter de l'eau, ainsi que le toit en coupole d'une autre petite construction. Était-ce un temple ? Un pavillon d'été ? Poussé par son instinct de photographe, séduit par l'idée d'un petit édifice classique presque reconquis par la nature, il entreprit de descendre la pente. Les fougères desséchées et farouches entravèrent sa progression, de même que les ronces et les orties. Les épines déchiraient son short, les orties lui piquaient les jambes, et il aurait rebroussé chemin s'il n'avait eu la surprise de voir l'eau qui scintillait en bas se déployer aux dimensions d'un lac. Ma foi, une propriété de la taille de Graveney Hall *se devait* d'avoir un lac, une tranche de paysage à grande échelle. Il imagina une île pittoresque, un hangar à bateaux, des femmes aux robes longues (de style édouardien ? victorien ? plus ancien encore ?) prenant l'air sur un mode cérémonieux, tandis que cygnes et canards d'ornement venaient chercher leur nourriture.

Tout ici était très calme. De si loin, les voix des ouvriers ne s'entendaient pas. Même les oiseaux se taisaient dans la chaleur de midi ; il entendit le *kik* d'une foulque, le faible cliquetis des feuilles, et ce fut tout, hormis le frottement de ses propres pieds dans la végétation. Il continua sa descente

jusqu'au bord de l'eau, dont la surface, toute nappée d'une brume de pollen, montrait parfois une brisure de vif-argent laissée par un poisson. Alors qu'il s'arrêtait pour frotter son mollet piqué par les orties, il nota qu'un chemin longeait le rivage, où il serait plus facile de marcher. Il reprit sa pénible descente.

Le sentier de boue sèche bordait le rivage. Greg finit sa descente en glissade et regarda au-delà des eaux. Des pentes de dense forêt tenaient le lac dans une coupe de ciel. La rive la plus proche se hérissait de joncs et de roseaux qui se balançaient ensemble sous la brise légère, laissant s'échapper un faible soupir. Une poule d'eau y disparut subitement. Greg se dirigea vers l'édifice, ses pieds claquant sur le sol dur. Manifestement, ceux qui avaient vécu ici aimaient ce genre de maisons ; Greg songea qu'ils devaient être obligés de protéger du soleil leur peau délicate, aristocratique.

Il vit en s'approchant qu'il s'agissait moins d'un pavillon que d'une grotte ; elle était ouverte, conçue dans une forme concave, comme le creux d'une main ou comme une coquille d'huître. Il entendit un clapotement à l'intérieur, jeta un coup d'œil, vit que la paroi bombée était couverte d'une mosaïque carrelée de fragments bleus et blancs et qu'une fille était assise sur un banc de pierre ; elle avait sursauté, et le regardait.

Zut ! lui qui aurait voulu l'endroit pour lui tout seul.

Il recula de deux pas.

– Oh ! Désolé. Je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un.

La fille porta la main à sa gorge.

– J'ai entendu des pas, mais ça m'a fait peur quand même.

– Désolé, s'excusa-t-il.

Dans ce décor, il aurait pu la voir tels une nymphe aquatique ou un lutin des forêts, sauf que c'était à l'évidence une fille moderne : jambes nues écartées, pieds chaussés de tennis grises, minijupe en jean et T-shirt rouge minuscule. Elle avait les cheveux longs, noirs, lisses. Elle se remit de sa surprise et recouvra cet aplomb que les filles ont toujours l'air de pouvoir afficher sans problème. Elle le fit si bien que Greg eut l'impression d'être un intrus. Ce qu'il était.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

Il haussa les épaules.

– Je crois bien que je suis entré sans autorisation.

– En effet, ce n'est pas un sentier de randonnée.

– Je sais lire. J'ai vu des pancartes PROPRIÉTÉ PRIVÉE. Et toi ?

– Je suis avec les bénévoles. Je viens ici tout le temps.

Il nota à ses pieds un panier en raphia tout affaissé, qui révélait son contenu : une bouteille de Perrier, un téléphone portable, un livre de poche et un sweat roulé en boule. Elle tenait un cahier à spirale, présentement fermé sur un stylo faisant office de marque-page. Le banc sur lequel elle était assise était en marbre, il formait deux demi-courbes longeant les parois de la grotte. La tête d'un grotesque de pierre, situé entre les deux sections du banc, grimaçait en crachant de l'eau dans un bassin, lequel la déversait dans un canal étroit dont la pente menait vers le lac. Le fond du bassin était fait de galets, non de carreaux comme les parois. Greg respira des senteurs d'eau et de mousse humide – un répit de fraîcheur après la chaleur du dehors.

La fille le regardait toujours, l'air d'attendre des explications sur sa présence ici.

– C'est qui, ces bénévoles ? demanda-t-il.

– Les Amis de Graveney Hall. Ils restaurent la maison.

– Ah.

En s'avançant, il remua le bout de sa basket dans le filet d'eau. Il se représenta la maison retapée transformée en un genre d'imposante demeure appartenant à un grand trust national, avec parking pour les visiteurs, boutiques de souvenirs et livres-guides.

– Pourquoi ne pas la laisser en l'état ?

– S'il n'y avait pas les Amis, rétorqua la fille, toute la propriété aurait été rasée, transformée en country club ou en centre de conférences. Tu préférerais ça ?

– Non, reconnut-il. Mais un groupe de bénévoles pour retaper cette maison immense ! J'aurais cru que les dégâts étaient irrémédiables.

– Dans la maison, oui. Ils n'arriveront jamais à faire davantage

que nettoyer un peu. Mais la propriété n'est pas perdue. C'est là-dessus qu'ils se concentrent.

– Tu n'es pas des leurs ?

Elle le regarda.

– Mes parents en sont. Mon père est jardinier paysagiste. Il dirige le projet. Je donne un coup de main de temps en temps, quand le cœur m'en dit.

Il entra dans la grotte en suivant de la main, près de lui, le motif des carreaux sur le mur. La plupart des fragments étaient bleus et blancs, comme des dessins sur des assiettes en porcelaine, avec parfois un rouge profond ; chaque morceau était fermement scellé dans le plâtre et l'ensemble était couvert de vernis. *Mon père est jardinier paysagiste.* Oui, certainement. Elle avait ce genre de voix. Aucun doute qu'elle appelait ses parents papa et maman.

– Tu entres souvent ici comme ça sans permission ? lui demanda-t-elle avec un petit ricanement désagréable.

– C'est la première fois. J'ai vu la maison depuis la route et je me suis dit que j'allais y jeter un œil, prendre deux trois photos.

– C'est ton boulot ? Tu es photographe ? demanda la fille en regardant l'appareil qui pendait à son cou.

– J'aimerais. Je suis encore au lycée.

– Oh. J'ai cru que tu étais du journal local ou un truc du genre. De temps en temps, ils font un petit sujet sur nous.

– Dans ce cas, j'aurais la permission ? répondit Greg.

– Alors les photos, c'est pour quoi faire ?

– J'aime les ruines.

– Tu n'es pas obligé d'affronter les ronces pour les voir.

Elle regardait les jambes de Greg. Il baissa les yeux et vit que deux longues griffures lui traversaient un genou et le tibia de l'autre jambe ; elles se perlaient de gouttes de sang. Il aurait dû mettre un jean ; l'irritation provoquée par les piqûres d'ortie lui démangeait la peau.

– Tu es venu par la pente ? demanda-t-elle avec un mouvement de la tête dans cette direction.

– Ouais.

– Il y a un meilleur chemin. Je vais te montrer.

Elle ramassait ses affaires tout en fourrant le carnet dans le panier. Tandis qu'elle se penchait en avant, une croix en argent accrochée à une chaîne autour de son cou se balançait en attrapant la lumière.

– Attends.

Greg avait envie de voir la grotte.

– Cet endroit est... étonnant.

Les carreaux dessinaient des motifs circulaires – des boucles, des vagues, des volutes tentaculaires. Il imagina quelqu'un se trouvant ici avec un tas de carreaux, les brisant à coups de marteau, choisissant chacun des fragments pour le disposer en formant une mosaïque aux fraîches couleurs.

– Je me demande qui a fait ça.

– Oh... Les jardins ont été créés dans les années 1800. C'est probablement un peu plus tard que ça, tu ne crois pas? C'est romantique plus que classique.

Son assurance l'irrita. Il s'interrogeait sur les personnes qui étaient venues dans cette grotte, il n'essayait pas de la situer dans une période architecturale. Il songea qu'elle devait avoir à peu près le même âge que lui, peut-être un peu moins; c'était difficile à dire avec les filles. Elle était assez maigre pour avoir douze ans, assez sûre d'elle pour en avoir dix-huit.

– Et la grande maison? Elle a brûlé quand?

– En 1917.

– Pendant la Première Guerre mondiale, renchérit-il, sûr de lui.

– Hum. Rien à voir avec la guerre. Ils pensent que le feu a pris dans la cuisine.

– Ils?

Elle eut un mouvement d'impatience.

– Les gens qui connaissent l'histoire de la maison.

– Ça pourrait être une bombe, j'imagine... Londres n'est pas si loin.

– C'est la *Première* Guerre mondiale, pas la *Deuxième*! s'exclama-t-elle avec une pointe de dédain.

– Londres a été bombardée pendant la Première Guerre mondiale. À la fin.

– Je ne savais pas.

Greg le savait, lui qui avait récolté il n’y avait pas si longtemps une super note à son contrôle d’histoire. Il haussa les épaules, l’air de dire *Tu n’y connais rien*. Il fit demi-tour et observa le lac en se demandant s’il était profond. Dans l’eau, au bout de ses pieds, le sable et la boue étaient peu à peu assombris par la végétation enchevêtrée – trop d’herbes pour pouvoir nager. Il avait si chaud, il suait tellement, que l’idée de piquer une tête dans la fraîcheur lui parut aussi désirable qu’une boisson glacée. Il songea à Jordan dans la piscine, à son corps tendu crevant la surface lors d’un plongeon de compétition. Si ça se trouve, il y avait eu un jour, ici même, un plongeur, avant que l’endroit ne soit à ce point délaissé et envahi par les herbes.

– Tu viens? Je vais te montrer le sentier.

La fille balança son sac pour le suspendre à son épaule.

– Si tu veux.

Elle se dirigea vers l’extrémité la plus lointaine du lac, sans quitter le sentier damé. Il la suivit en considérant la chute de ses cheveux sur les épaules brunes, sa taille mince, et le vulnérable creux poplité. Il pourrait toujours en faire un sujet de conversation avec Gizzard, le cas échéant. Il s’imagina en train de lui raconter : «J’ai rencontré une nana...» et Gizzard de répondre : «Ah! Ouais?» en prenant l’air intéressé. Pour Gizzard, nana voulait dire sexe, et ça n’allait pas plus loin que ça.

Elle pivota en secouant sa chevelure.

– Tu t’appelles comment?

– Greg. Et toi?

– Faith.

«D’accord, songea-t-il. *Faith*. Foi. C’est chic.»

– Ne me dis rien, reprit-il, s’adressant à la nuque de Faith. Tu as deux sœurs, Espérance et Charité.

– Ha, ha, simula-t-elle sans se retourner.

Brusquement elle s’éloigna du lac pour grimper deux marches à moitié cachées par les herbes, et pénétrer dans ce qui ressemblait à un massif d’arbustes touffus. Il y avait un sentier étroit, matérialisé par des marches en rondin, qui coupait la

pente en diagonale entre les buissons de houx et les plants de jeunes hêtres. Assurément plus facile que le chemin qu'il avait emprunté pour descendre. Elle escaladait rapidement, à longues enjambées agiles. Greg, derrière elle, entrevoyait le tendre intérieur de ses cuisses et l'éclat de sa petite culotte blanche.

– Tu n'as pas peur toute seule en bas ? lança-t-il.

– Peur ? Peur de quoi ?

– Eh bien... Un rôdeur pourrait passer.

Au sommet de la côte, elle se retourna vers lui.

– Non. Pas ici. C'est pour ça que j'aime cet endroit. Parce qu'il n'y a personne.

– Mais ça pourrait arriver. Je suis bien là !

Greg n'appréciait pas trop d'être expédié dans la catégorie *personne*.

Elle le considéra d'un air égal.

– Bon, j'ai mon portable, au cas où j'estimerai que je me fais agresser.

– Qu'est-ce que tu écrivais, au fait ?

– Pas grand-chose.

Sa bouche s'arrondit en un sourire mystérieux.

– Des idées. J'aime bien être seule.

– Alors je t'ai interrompue.

– Oui.

Elle le regarda encore un instant avec ce même demi-sourire.

– Mais maintenant tu es là. Je te fais visiter, si ça te dit.

– D'accord.

Ils traversèrent le verger envahi par les herbes. En passant près des dépendances en brique, Greg observa que des écuries occupaient les trois côtés d'une place pavée. Tous les bâtiments étaient fermés, mais il y avait une autre vaste construction attenante, dont la double porte s'ouvrait en grand. À l'intérieur, quelqu'un était en train de scier ; Greg entendit un cri, puis la réponse d'une autre voix.

– Les belles écuries anciennes, dit Faith. Ça, c'est le hangar à voitures. Enfin, c'était. On s'en sert pour ranger le matériel, et pour déjeuner quand il pleut. C'est là que se tiennent les expositions.

Elle parlait maintenant sur un ton de propriétaire; à croire que c'était elle qui faisait tourner la boutique.

– Les expositions?

– À l'occasion des journées portes ouvertes. La prochaine, c'est le deuxième dimanche d'octobre. Viens, si ça t'intéresse. Il y aura des photos, plein de choses. Des visites guidées. Ils lèvent un tas d'argent pour l'association.

Greg ne répondit rien; ce n'était pas son truc, de se faire balader comme un touriste. Il préférait entrer sans autorisation...

– Ils viennent tous les jours, ces ouvriers? demanda-t-il.

– Non, seulement le week-end. Je t'ai dit, ce sont des bénévoles. Ils ne sont pas payés ni rien.

Greg entendit le bruit d'une chasse d'eau. Un homme barbu sortit du hangar à voitures, leur jeta un coup d'œil et traversa le pré pour les rejoindre en observant Greg d'un air perplexe.

– Mon père, dit Faith.

L'homme était en short, il avait des chaussures de randonnée et un abominable polo tendu sur son gros ventre; les jambes étaient musclées et fort poilues. Il paraissait considérablement plus vieux que le propre père de Greg et, autant que Greg pût en juger, il ne ressemblait pas du tout à Faith.

– Bonjour! – il tendit la main avant de se présenter : Michael Tarrant. Tu ne m'avais pas dit que tu attendais un ami, ajouta-t-il à l'adresse de Faith.

– Oublié, s'excusa Faith. Voici Greg.

À contrecœur, Greg tendit la main, laquelle fut non pas serrée, mais broyée par une étreinte violente, douloureuse.

– Ravi de vous rencontrer, Greg, lança Michael Tarrant.

Les dents d'un sourire assez inattendu se révélèrent entre une moustache rousse et une barbe rousse, comme s'il n'avait pas de lèvres.

– C'est bien, les jeunes qui s'intéressent. En fait, vous tombez pile au bon moment. Vous vous sentez de me donner un coup de main pendant une demi-heure?

– Eh bien, je...

Greg se tourna vers Faith, mais elle ne lui vint pas en aide.

Son père, sans attendre la réponse, pivota pour les entraîner vers la grande maison.

– On y arriverait avec un peu de renfort. On est en train de tracer une nouvelle allée autour de l'aile sud. Il faut que ce soit prêt pour la journée portes ouvertes. Étaler du remblai, c'est un boulot éreintant.

Il donna à Greg une tape dans le dos.

– On a fait une chaîne, mais une paire de bras en plus, ça ferait la différence.

Bon, très bien, pas le moyen de dire non... Il se laissa emmener vers l'allée à moitié achevée où un petit groupe peinait avec pelles et brouettes.

– Voici Greg, annonça l'homme. Un ami de Faith. Il s'offre de donner un coup de main.

Il s'offre! Mais partout s'élevaient des sourires accueillants. La chaîne se résumait à deux hommes et trois femmes et personne n'était jeune. Une femme à cheveux blancs se redressa avec raideur et, une main sur la hanche, lui tendit sa pelle.

– À vous, Greg. Moi, j'en ai assez fait. Je vais me casser le dos si je ne fais pas attention.

– C'est merveilleux d'avoir l'aide d'un jeune homme vigoureux, lança une femme aux cheveux noués dans un bandana jaune.

Greg se sentait ridicule, mais il empoigna la pelle. L'allée qu'ils étaient en train de remblayer était très longue; il vit la tranchée défoncée qu'il fallait remplir de morceaux de briques et de mâchefer, le tout remonté, semblait-il, des caves de la maison. Ce n'était pas une demi-heure de travail qui allait y changer grand-chose! Greg ferait un effort pour la forme, puis il trouverait une excuse. Michael s'y mit avec un grognement et renversa une brouette qui attendait; on en poussait déjà une autre pleine à ras bord. Greg attaqua. Le frottement de la pelle sur la brique grossière lui fit grincer les dents.

– Vous êtes au lycée avec Faith, c'est ça? lui demanda Michael.

Greg hésita; pour quelque raison, cela ne le dérangeait pas de passer pour un ami de Faith.

– Ah bon? Je croyais que Faith allait à Sainte-Ursule! lança la femme au bandana.

– Ils ont des garçons dans les grandes classes, expliqua Michael.

D'accord. Faith allait à Sainte-Ursule. Il aurait dû s'en douter.

– Non, je suis à Radway.

– Ah? Dans le public alors? demanda Michael comme s'il avait vaguement entendu parler de ce genre de choses. En terminale?

– Oui.

Sainte-Ursule était une école privée, une vieille demeure en brique derrière de hauts murs. Ses élèves (les Saintes-Nitouches, comme les appelait Gizzard) portaient des uniformes stricts, et se considéraient généralement comme supérieures de plusieurs crans aux plébéiens de l'école publique. Gizzard se vantait d'avoir perdu sa virginité avec l'une d'elles, l'été dernier, dans la forêt d'Epping; affamées de garçons depuis leur douzième année, prétendait-il, elles étaient impatientes de foutre les mains sur de la bonne chair masculine. Greg réfléchit à adapter sa version de sa rencontre avec Faith à la lumière de ces informations nouvelles.

Mais où était Faith? Maniant la pelle, de plus en plus accablé de chaleur, il la cherchait des yeux. Et ne la voyait nulle part. Comment s'y était-elle prise pour échapper à cette corvée servile? Elle devait avoir filé, être retournée à la solitude de sa grotte au bord du lac. Elle devait bien se marrer, de l'avoir ainsi livré aux griffes de l'Obergruppenführer.

Mais elle n'avait pas détrompé son père quand il avait supposé qu'ils se connaissaient. Il n'arrivait pas à comprendre les intentions de Faith; il n'arrivait pas à trancher si elle avait de l'amitié pour lui ou si elle avait juste trouvé un moyen fort simple de se débarrasser de lui.